

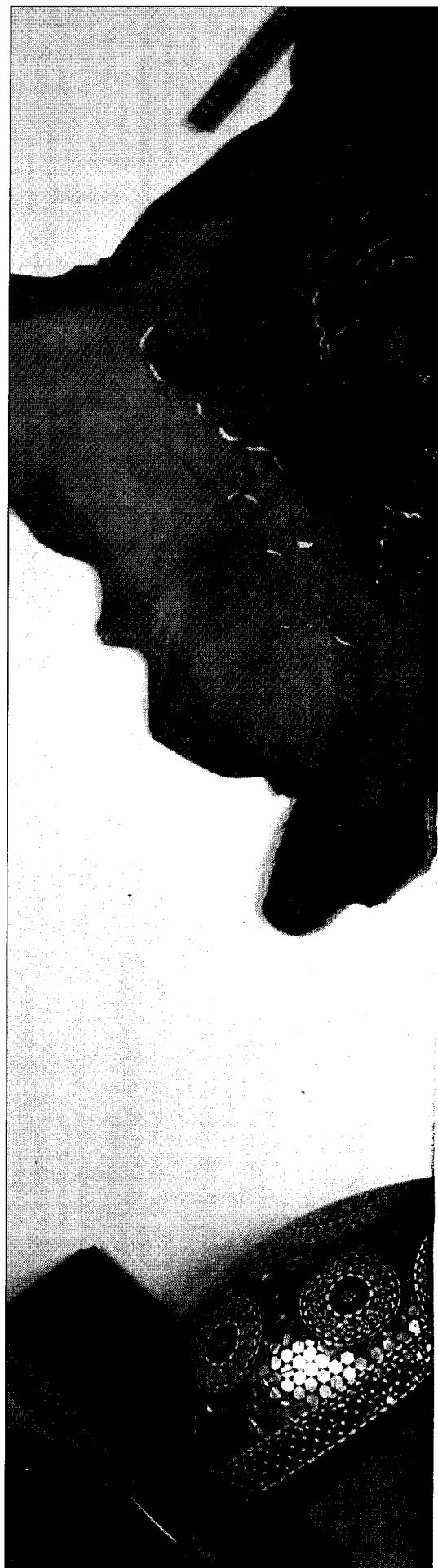
# Vacances ou pèlerinage ?

Abdellatif CHAOUITE

A. CHAOUITE met en congé, ici, le terme "vacances" en traversant l'épaisse couche de son sens commun. Ni agrément, ni dépaysement, les vacances, pour l'immigré, sont synonymes de trajet qui mène de la "mère nourricière" à l' "amante", pèlerinage de ressourcement narcissique, mais aussi mesure de l'écart, de son altérité vis-à-vis des siens, altérité contractée dans l'expérience de l'immigration, et qui exige une dette que l'immigré acquitte symboliquement en cadeaux de toutes sortes jusqu'à la construction d'une maison souvent vacante, érigée en sanctuaire, véritable "clou de Djeha"(\*).

**V**acance : "état d'une place, d'une charge non occupée" nous dit LAROUSSE, et, au pluriel, "période de congé pour les travailleurs de toute catégorie". Un vacancier est donc une "personne qui est en vacances dans un lieu de villégiature", c'est-à-dire en "séjour d'agrément en dehors de chez soi"... Voici, égrainées, les définitions qui portent l'expression commune "partir en vacances" : s'absenter momentanément d'un lieu ou d'une place occupée habituellement pour cause de séjour d'agrément, en dehors de chez soi.

La question à présent se pose d'elle-même : qu'en est-il de ce sens commun pour une catégorie de travailleurs — **les travailleurs immigrés** — qui apparemment partent bien en vacances comme les autres mais dans une acception de sens sensiblement différente de celle rappelée plus haut ? A savoir que la place qu'ils occupent habituellement (professionnelle, résidentielle, administrative...) est une place qui les assignent à un habituel provisoire ; que quand ils en "partent en vacances", ce n'est point pour partir en dehors de "chez eux" mais bel et bien pour retourner — retrouver, rentrer — chez eux, tel en tout cas que le laisse entendre la formule consacrée : "rentre au pays". Quant au séjour d'agrément, il faut ne point bien connaître l'histoire de l'immigration du travail pour ne pas savoir que son acte inaugural, ne s'inscrivant pas dans une logique de rupture définitive, instaure une attente motivée par des "projets" de toutes sortes qui font de chaque retour l'occasion d'avancer leur réalisation de manière que le plaisir du départ-retour en "vacances" est autre que celui d'un





agrément de villégiature.

Ainsi donc, être en dehors de chez soi est une période que l'immigré ne vit pas **en vacances** mais bel et bien en tant que **travailleur immigré**. Le mot vacance cependant reconduit ici un autre sens, il pointe l'exigence imposée à l'immigré par cette expérience : se mettre en vacance de son être, se défaire un tant soit peu de soi pour rencontrer l'Autre (ce qui est certainement une épreuve où l'on arrive au bout du compte à rencontrer soi autrement...). Une fois dans cette dynamique, que signifie l'acte de retourner périodiquement chez soi ? Acte rythmé certes par les périodes de congés mais ritualisé tel un pèlerinage et ne souffrant chez certains aucune dérogation.

### L'APPEL

On connaît et on ironise assez souvent (y compris dans les discours d'auto-dérision des concernés eux-mêmes) sur l'image des immigrés maghrébins sur les routes des vacances : tassés dans des grosses voitures bondées intérieurement et extérieurement d'objets hétéroclites (appareils, valises, baluchons...), ne s'arrêtant qu'en marge des lieux aménagés pour les "vacanciers" comme ne faisant pas partie de cette horde, contournant les attractions touristiques comme autant de chants de sirènes et se pressant d'arriver à leur lieu de destination, de l'autre côté de la mer, comme si le long du voyage leur regard n'était guidé que par un seul point de mire, une seule lueur : le phare de la terre promise... Comment entendre au-delà du registre de la plaisanterie, cette hâte et en même temps ce transfert de butin amassé ça et là ?

La hâte, ce besoin pressant d'arriver, transforme parfois le voyage en un lieu d'épreuves (fatigue, ennuis mécaniques, tracasseries douanières...). Mais ces épreuves sont supportées par une véritable ferveur, par une émotion qui les fait évanouir, celle que tout exilé connaît à l'approche du port, de l'aéroport ou de la frontière au-delà desquels il sait par avance qu'une autre sensation va le saisir. Dès qu'il aura franchi le seuil, dès qu'il aura retrouvé ces visages et ces paysages, ces sons et ces accents, ces odeurs, ces mots... tout un univers dont

est fait pour lui le "sentiment océanique" jadis quitté et dans lequel il va replonger à nouveau ; dès lors, la tension, l'excitation vont baisser, comme si la différence de pression de part et d'autre de ce qui constitue l'enveloppe entre son dedans et son dehors allait tomber. Cette hâte, donc, on ne peut mieux la définir que comme l'appel du familier. Au passage de la frontière, ce qui bascule, c'est l'état de conscience de l'étrangeté à la familiarité, ce sentiment d'extension de soi qui d'un coup efface la nostalgie, fait trembler le corps dans les bras d'un proche et retrouver les mots, les formules parfois longtemps inusités, se frayant sans peine cependant à nouveau le passage pour dire le plaisir des retrouvailles et, pour un moment du moins, la paix de l'âme. L'appel du familier ou l'appel du "natal" au sens de cette puissance protectrice et salvatrice du natal dont parle Heidegger, qui ramène à la pensée de l'être, alors que sa perte jette l'homme dans l'errance de la modernité, dans la technique qui détruit toute proximité. L'immigré retrouvant sa terre natale, réaccorde sa pensée aux visages du ciel et de la terre, répond à leur appel comme à celui de sa propre vérité. Viendra le temps de rendre compte de part et d'autre, de s'occuper des affaires en attente : relationnelles (mariages, héritages...), rituelles (circoncisions, visites aux saints...), financières (ventes et achats, investissements, construction...), mais c'est d'abord à la suture de tout ce que l'émigration a rompu — les relations à soi et aux autres — que le temps est donné. Autrement dit, le premier grand objectif du retour est ce qu'on pourrait appeler une entreprise de consolidation des origines ou des fondements. Qu'est-ce à dire ?

## ORIGINES

Appelons ici "origines", au sens moins chronologique que fondamental ou fondateur, cette sédimentation des éléments à la fois symboliques et imaginaires sur les plans psychique, social et culturel qui découpe pour chacun, dans la fuite du temps et des générations, des points d'appui pour donner forme à son identité. Les différents étayages intra-, inter- et trans-personnels qui fonction-

nent à la base comme des cadres ou des enveloppes soutenant l'émergence puis la consolidation d'une structuration psycho-culturelle avec ses variances — niveau intra — et ses invariances — niveau trans —, le niveau inter étant celui de la médiation entre les deux. Ajoutons que l'un des moments cruciaux — car "originant" — dans cette dynamique est celui de l'unification de l'énergie pulsionnelle sur un objet unique, interne, dont le support est le corps propre : le "moi". Le dégagement de cette instance, support de l'identité imaginaire, est corrélatif de cette opération d'unification pulsionnelle qu'on appelle narcissisme, le tout se jouant dans un contexte fondamentalement dissymétrique où c'est l'adulte qui informe l'émergence et la structuration psycho-sexuelle de l'enfant, où donc le facteur socio-culturel joue un rôle majeur. Autrement dit, ce qui origine ou ce qui fonde chacun comme identique à lui-même d'abord est cela même qui en fait un niveau dans une série d'emboitements qui s'informent les uns les autres. C'est dire où s'origine la transversalité des origines : dans cette circulation qui cimente le lien groupal et s'objective dans des croyances et comportements communs. D'une certaine manière, l'appartenance à un groupe (ou mieux, l'apparement à un groupe) est ce lien imaginaire qu'ont les membres du groupe se vivant comme les enfants égaux d'une instance fondatrice unique — filiation narcissique — contournant les parents réels de chacun — filiation symbolique. Là s'enracine toute une fantasmagorie relayée et soutenue par une mythologie groupale donnant lieu à ce que d'aucuns ont appelé "le mythe de l'unicité des origines" (J. Guyotat, Bordarier 1980). La fonction de ce mythe est de capter tel un réservoir la toute puissance narcissique des origines et de la transmettre aux membres du groupe (famille, ethnie, patrie...). Les manifestations aussi bien ethnologiques (le culte des ancêtres, les mythes familiaux...), idéologiques (l'ethnocentrisme) que franchement pathologiques (rejet de l'autre, épuration ethnique, intégrismes...) de ce mythe de l'unicité des origines sont bien connues et en démontrent l'efficacité imaginaire...

## UN POINT D'ANCRAGE

Bref, ce détour pour dire que l'origine est source pour chacun de recharge narcissique. C'est en cela qu'elle est pour tous un point d'ancrage... et un point possible de départ ! Bien ressourcés, nous pouvons en partir, nous aventurer, aller voir ailleurs si nous y sommes en quelque sorte — et il arrive que nous nous y retrouvons ! Bien ressourcés, c'est-à-dire quand l'origine a bien accompli sa fonction : nous armer suffisamment pour affronter d'autres origines sans craindre de s'y perdre totalement. Il n'y a qu'une bonne assise narcissique qui donne cette confiance de s'ouvrir à l'Autre, de s'altérer sans perdre son âme. Une "bonne" origine, comme une "bonne" mère, est celle qui permet ce départ, cette séparation, cette autonomie avec la dose de confiance qu'il faut pour supporter et surmonter les obstacles qui ne manquent jamais de jalonner le chemin. Mais partir, se séparer ne veut pas dire quitter ni abandonner. C'est plutôt une dynamique pulsative, une fréquence alternative du partir-revenir-repartir. Périodiquement l'Appel se fait sentir du retour à l'origine, de la nécessité de se recharger narcissiquement, de se laisser porter, de vérifier que si l'on n'a pas abandonné l'origine, elle ne nous a pas abandonné non plus et qu'on peut en repartir à nouveau... C'est ce que font les émigrés-immigrés sur un rythme propre à chacun : ils "rentrent" chez eux pendant les "vacances". Dans les parlers maghrébins, partir à l'étranger se dit "sortir", "partir à l'extérieur" (kharidj). Le mot "étranger" existe mais est rarement employé (est-ce parce que c'est la même racine de ce mot — gharb — qui a donné les mots "Maghreb" — couchant — et Maghrébin ? Un maghrébin est-il déjà de fait un étranger ?), l'au-delà des frontières est une extériorité, un dehors. Un dehors opposé à un dedans, une terre promise (lieu de projections dans le projet migratoire initial) opposé à un paradis perdu à reconquérir (lieu de projections dans la finalité de ce projet). Entre ces deux signes opposés (une "sur-campagne" et une "surveillance" tour à tour frustrantes et idéalisées), le cœur de

l'immigré balance comme entre deux femmes, une nourricière et une amante. Deux figures auxquelles il reste fidèle par un va-et-vient répétitif, autrement dit, il reste fidèle (en le répétant) à l'événement (émigration-immigration) qui a consacré son destin, il assume ce destin dans sa finitude au lieu de sombrer dans l'illusion d'un choix impersonnel qui le couperait de la vérité et de l'authenticité de ce destin.

## LA DETTE

Reste à négocier l'épreuve de la vacance de l'être, à négocier l'écart que l'expérience de l'émigration-immigration ne manque de creuser dans le soi par une double opération de pertes et de gains, de deuil et de réinvestissement. Et d'abord comment la "mesurer" ?

Vue d'ici, cette opération ne se donne souvent à voir qu'à travers des signes tenus voire demeure invisible à bien des regards trop indisponibles pour identifier chez l'immigré autre chose que l'a priori de son étrangeté. C'est là-bas, évoluant chez-soi que l'on peut voir l'émigré aux prises avec ses écarts et son nouveau regard porté sur les choses et les gens, ses maladroites parfois à réintégrer sa peau (muée), sa fierté ou ses excuses de n'être plus tout à fait dans tous les coups, c'est là-bas où être en vacances chez soi prend la valeur d'une dissonance dans l'être, d'un déplacement ou d'une migration intérieure qui confronte au regard parfois gêné, condescendant ou moqueur, parfois accusateur ou envieux de l'Autre (révélant de manière plus intense encore l'altérité de soi). C'est là-bas, au détour d'un jugement, d'un geste, d'une attitude ou d'une trace parfois flagrante qui marque de façon indélébile l'espace de sa dissonance voire de sa violence : ces maisons, parmi les premières, construites en ciment armé, mixant les formes architecturales et qui "jurent" dans les villages traditionnels en terre battue des montagnes maghrébines. Ces nouveaux chez-soi que des immigrés ont bâti au fur et à mesure des "retours en vacances" supports éloquents de projections de "chez nouveau-soi" forgés dans l'expérience de l'immigration... Bref, c'est là-bas que l'écart se mesure de visu et, en même temps, prend la

valeur de son inscription dans l'histoire personnelle : qui une trahison, qui un sacrifice, qui une libération... tous vécus qui appellent un don, une offrande, une sorte de réparation : des cadeaux à certains, une aide financière à d'autres, l'investissement dans un projet villageois... le "prix" de l'écart, de la réintégration, le "rachat" de la paix de l'âme et, de soi à soi, la reconnaissance de ce qui est dévoilé par toute cette épreuve : la vérité profonde de l'Être-au-monde, cette correspondance entre le ce-que-je-suis et ce qui le fonde.

Ainsi, ce que l'immigré-en-vacances offre à méditer, c'est le reste vacant des discours sur l'immigré. Il crie la vérité au creux — dans le silence — de la réalité construite de toute une époque : la réalité des circuits intégrés qui ordonne l'homme dans des espaces et des

dispositifs, la réalité technicisée qui soumet l'homme à l'errance, dans ses labyrinthes, au retour éternel du Même. A cela, dont l'immigré participe pleinement par son statut de travailleur, il oppose en même temps et quasi rituellement une résistance qui fait jouer le lieu contre l'espace, l'être contre le dispositif. Adroitement ou maladroitement mais en tout cas avec une profonde intuition qui met à l'épreuve toutes nos "certitudes", l'immigré-en-vacances ne nous laisse-t-il pas entendre son refus de s'inscrire passivement dans "la fin de l'Histoire" ? ■

(\*) : référence à un conte oriental où Djeha, ayant vendu sa maison, garde néanmoins la propriété d'un clou qui se trouve à l'intérieur de celle-ci, et revient régulièrement lui "rendre visite"...

"Je vais au moins une fois par an en Algérie. Je m'y rends souvent par avion. Je suis allé quelquefois en bateau. J'y vais souvent en été. Je bénéficie de quarante jours de congés dans mon boulot, ajoutés à un mois de congés sans solde qu'on me permet de prendre, ça fait quand même pas mal de temps. Quand je suis là-bas, c'est le moment privilégié pour retrouver les enfants, surtout les plus petits. Je fais souvent des promenades avec eux pour me rendre au village car nous habitons une maison que j'ai faite construire loin du village. Nous faisons des promenades quelquefois à pied, quelquefois en voiture. Je les emmène avec moi quand je me rends à Constantine ou à Skikda. C'est aussi le moment de rendre visite aux proches parents et aux amis à qui on offre des cadeaux ramenés de France."

(A.A., 58 ans, immigré en France depuis 25 ans, résidant dans un foyer de travailleurs à Grenoble)

"Je vais en Algérie une seule fois dans l'année, et je reste un mois. Avant, on pouvait quelquefois prendre deux mois, (avec un mois de congés sans solde), mais il fallait revenir au jour fixé. Une fois, j'ai reçu un avertissement parce que j'étais rentré trois jours en retard en raison de l'annulation d'un avion. Quand je vais là-bas, c'est l'occasion de rendre visite aux amis, de participer aux mariages qui sont célébrés. Et puis on se rend quelquefois en famille à la Ziraya d'un Wali (NDLR : visite d'un saint) sur place et surtout pour demander la bénédiction du Wali. On se rend aussi à Bonhnifia, dans l'ouest algérien, à une source thermale pour quelques jours. Voilà..."

(M.A., 50 ans, immigré en France depuis 20 ans, résidant dans un foyer de travailleurs à Grenoble)

Propos recueillis par Rachid AIT-SIDHOUM